

DIS
MOI
SUR LE PODIUM
DIX
MOTS

Concours d'écriture



@Luc Melanson

TEXTES LAURÉATS DU CONCOURS D'ÉCRITURE D'ANAGRAMME

Le défi :

Cette année, les dix mots mouillent le maillot, tout en gardant le cap de la fantaisie et de l'amour des mots. En amont d'un certain événement estival, le choix 2024 pousse à l'exploit, tout en gardant l'esprit d'équipe, évidemment !

Alors chères plumes, allons-y à fond, galopons ventre à terre, courons à perdre haleine, tout schuss, jusqu'à la ligne d'arrivée !

Les mots :

adrénaline (nom féminin) ; *aller aux oranges* (locution) ; *champion-ne* (nom et adjectif) ; *collectif-ve* (adjectif et nom) ; *échappée* (nom féminin) ; *faux départ* (nom masculin) ; *hors-jeu* (nom masculin) ; *prouesse* (nom féminin) ; *mental* (adjectif et nom masculin) ; *s'encorder* (verbe pronominal).

Catégorie
Prose adulte

À ce jeu-là, que l'on gagne ou que l'on perde, c'est un drôle de prix que l'on obtient ;
mais une fois engagé-e, il faut aller jusqu'au bout.

Votre texte commencera par : « *L'heure était maintenant venue de...* »

Et parmi des milliers ...

L'heure était maintenant venue de faire face à mon destin. Le départ avait été donné, impossible de revenir en arrière, je n'avais plus le choix, il faudrait aller jusqu'au bout. Eussé-je voulu faire demi-tour, que le flot de participants m'en aurait empêché. Car nous étions nombreux ; très nombreux et une vague d'angoisse déferla à l'intérieur de mon corps Il ne fallait pas céder à la panique. Tout était une question de **mental**, j'en étais persuadé. Au milieu de cette nuée de concurrents, je distinguai deux ou trois têtes qui m'étaient familières. Il y avait Jojo, que j'avais croisé juste avant le coup d'envoi et qui, au prix d'un gros effort, était parvenu à traîner sa nonchalance jusque à la zone de départ. Résigné à une défaite certaine, il avait décidé d'aborder la course avec un flegme inversement proportionnel à l'enjeu de l'évènement. J'aperçus également Flynn, armé d'une détermination à toute épreuve, et son gabarit d'armoire à glace qu'il n'hésiterait pas à mettre à profit, au vue des regards menaçants qu'il distribuait autour de lui, pour nous écraser à la première occasion. Enfin, il y avait Nils, avec qui j'avais sympathisé, au nom probablement de notre anxiété commune et scellé, implicitement, une sorte de pacte de solidarité, que nous respecterions au moins aussi longtemps qu'il nous serait possible de le faire. Pourtant, il n'était pas question d'entraide, rien dans l'épreuve qui nous attendait ne revêtait un caractère **collectif**. La course battait son plein, aucun **faux-départ** ne fut à déplorer. Un parfum d'euphorie flottait encore autour de nous et des sourires naïfs continuaient d'illuminer la plupart des visages. Nous avançons à vive allure et sans grande difficulté. Le paysage était monotone, dépourvu du moindre obstacle qui eût pu entraver notre progression tant et si bien que je sentis mon corps se détendre un peu. Oubliant presque ma vigilance, ce ne fut qu'en heurtant les concurrents qui me précédaient que je pris conscience de l'embouteillage qui s'était créé devant moi. Au loin, une agitation inédite et soudaine avait gagné le peloton de tête. La voie semblait se rétrécir considérablement à l'endroit même où un col prenait naissance ; un col qu'il allait falloir atteindre avant même d'imaginer le franchir. L'air était devenu acide et, emporté par la masse compacte que formaient les participants qui se pressaient vers le goulot, je commençais à suffoquer. Ce n'était pas le moment de paniquer, la course débutait à peine. Tant bien que mal, je réussis à me frayer un chemin parmi la foule dense et agitée qui frémissait à l'unisson, jusqu'au pied de l'obstacle. Comment passer dans un espace aussi étroit ? Qu'y avait-il de l'autre côté ? Les questions n'eurent pas le temps de se bousculer davantage dans ma tête, mon tour était arrivé et, talonné par Nils, je m'engageai dans l'espace exigu qui s'ouvrait devant moi, inquiet mais déterminé, non sans avoir dû, au préalable, jouer des coudes. La traversée s'avéra plus rapide que je ne l'aurais cru et relativement aisée, en tout cas pour nous. En effet, au hasard d'un coup d'œil, j'aperçus Flynn qui paraissait en mauvaise posture ; coincé dans cet espace aux dimensions réduites, visiblement épuisé par une lutte engagée depuis un bon moment déjà, dont il espérait encore sortir victorieux, je le vis tressauter une dernière fois, mû par l'énergie du désespoir puis abdiquer dans un râle déchirant qui alla se briser sur les versants du col. La cruauté de la course avait eu raison de sa carrure de colosse, il était définitivement **hors-jeu**. Depuis le début, nous connaissions le prix destiné au **champion**. Ce que nous ignorions, en revanche, c'était le sort réservé aux perdants. J'étais en train de le découvrir de façon abrupte. Cette pensée me glaça d'effroi. Mais il fallait se reconcentrer, l'heure n'était pas à la philosophie. Le col s'élargit enfin et déboucha sur un vaste espace où le flot de rescapés put de nouveau se déployer. A son expression, je compris que Nils avait assisté à la même scène que moi et pour remotiver les troupes, je me composai un visage que j'espérais jovial. Le répit fut de courte durée et alors que le sourire que j'avais fabriqué de toutes pièces semblait prendre racine, la course se compliqua une fois de plus. Point d'obstacle

infranchissable cette fois-ci mais un choix cornélien. Jusqu'ici, j'avais été convaincu que seule ma détermination me serait nécessaire pour avancer mais deux itinéraires s'offraient à présent à moi. Alors que la nuée de participants s'engouffrait indifféremment dans l'un ou l'autre des tunnels, l'angoisse vint une nouvelle fois me nouer les entrailles. Je stoppai ma course un instant à la recherche d'un indice quelconque qui eût pu éclairer ma lanterne mais rien ; pas l'ombre d'un panneau ni d'une flèche pour nous indiquer la bonne direction. Le temps filait et je ne pouvais pas me permettre de traîner plus longtemps, il fallait prendre une décision. Je jetai un regard furtif à Nils qui s'était arrêté à côté de moi, visiblement en proie au même dilemme. Alors que je m'apprêtais à confier au hasard l'issue de ma course, un concurrent mal en point atteignait péniblement l'embranchement. Mobilisant les dernières forces qui l'habitaient encore, il s'engagea à droite. En désespoir de cause, je décidai d'y voir un signe, comme un mauvais présage et, sans plus attendre, optai pour l'autre voie. Nils m'emboîta le pas. Qu'y avait-il au bout de ce tunnel ? Quelles embûches devrions-nous encore déjouer ? Nul ne le savait et pourtant, poussés par un instinct primaire, nous pourchassions avidement notre objectif. J'avais perdu pas mal de temps mais parvins, au prix d'une accélération spectaculaire, à rattraper mon retard, réussissant même à distancer une grosse poignée de participants au terme d'une **échappée** dont je ne fus pas peu fier. Bien que relativement rapide, la traversée du tunnel me parut durer des heures. Et si j'avais choisi la mauvaise voie ? Ne pas flancher, ne pas flancher, cette phrase, comme un leitmotiv, tambourinait dans ma tête et rythmait ma progression. Luttant pour repousser les assauts incessants du doute, je fonçai tête baissée, quand soudain, au détour d'une courbe, je le vis enfin se dresser devant moi. J'avais peine à croire que je me tenais si près du but. Intimidé par cet imposant édifice, objet tant convoité de notre impitoyable périple qui trônait fièrement sous mes yeux, impassible devant notre frénésie, je ne pus m'empêcher de m'incliner en signe de respect. Mais l'épreuve n'était pas terminée, encore fallait-il se glisser à l'intérieur. Un seul d'entre nous y parviendrait et tous mes efforts pouvaient, d'un instant à l'autre, se voir réduits à néant. Malgré les pertes considérables, nous étions encore nombreux à nous présenter devant lui. Je fis rapidement le tour de ce globe qui me parut démesurément grand à la recherche d'une entrée ; sans succès. J'en inspectai alors minutieusement la paroi rugueuse, scrutant, tâtant la moindre aspérité, butant çà et là contre les autres concurrents qui faisaient de même. Au gré du temps qui s'écoulait, je sentais l'espoir m'abandonner peu à peu. Tout à coup, alors que je tentais une énième percée, la paroi sembla moins résistante. J'insistai un peu. Une décharge d'**adrénaline** traversa de part en part mon corps exténué. Était-ce possible ? Je glissai ma tête dans l'ouverture et l'en ressortis aussitôt, surpris. Mais oui, j'avais trouvé l'entrée. Je jetai un coup d'œil en contrebas, juste à temps pour apercevoir Nils qui me regardait. Nous savions tous les deux que nous ne nous reverrions pas et ce qu'il allait advenir de lui. D'un hochement de tête, il m'encouragea à poursuivre ma route. Je pénétrai alors dans la sphère si prestigieuse, réalisant seulement à cet instant la **prouesse** que je venais d'accomplir. Une fois à l'intérieur, un dernier acte allait sceller ma mission. Je mis un peu d'ordre dans mes quarante-cinq « X », remplaçais délicatement à leurs côtés le petit « Y » qui parachevait l'ensemble et, dans une parfaite harmonie, j'unis ma précieuse cargaison à celle trouvée sur ma terre d'accueil. J'avais rendez-vous avec mon destin ; j'allais devenir un Homme.

« Nous avons tous été vainqueurs, même le dernier des derniers, une fois au moins les meilleurs, nous qui sommes nés ». J.J. Goldman

Magali SERRANO

La foire à la châtaigne

L'heure était maintenant venue de me montrer à la hauteur, l'honneur du Grésivaudan en dépendait. Derrière la porte à doubles battants, la gigantesque clameur qui avait accueilli l'entrée de Julot dans le Palais des Sports ne faiblissait pas. À croire que tous ses petits camarades du 27^e Bataillon de Chasseurs Alpins avaient investi la salle. Il venait de grimper sur le ring pour notre match de derby Haute-Savoie vs Grésivaudan, de savate-boxe-française. Son physique de bestiau à comice agricole charrapontain lui avait valu le doux sobriquet de *Julot-la-terreur-des-Alpes*. Moi, le milieu m'avait surnommé *Pierrot-sans-peur*, rapport à mon impétuosité technique. Et peut-être aussi à ma témérité dans le choix de mes adversaires. Quand le speaker officiel annonça mon nom, plus aucune **échappée** possible, je devais y aller. Je poussai les portes, le cercelet pataugeant dans l'**adrénaline**. Sur le coup, la clameur devint beaucoup plus polie. « Montre-lui c'est qui le patron, me chuchota mon entraîneur, ne le quitte pas des yeux ». Jusqu'à environ cinq mètres de Julot, je parvins à peu près à suivre ses instructions. Arrivé à son niveau, l'angle de ma nuque n'était plus très loin des quatre-vingt-dix degrés. J'avais les narines au niveau d'un poitrail velu, carrossé Renault-Trucks. Son encolure évoquait un broutard abondance et des pipe-lines à globules rouges palpitaient sous sa peau pour alimenter un amoncellement de pièces du boucher à fibres longues et apparentes qui devaient leur conférer cette saveur et cette mâche recherchées des gastronomes.

La savate étant un sport de gentlemen, les tireurs sont tenus de soigner leur présentation. Julot avait opté pour un satin rouge rehaussé de la croix de Savoie, rapport à son casernement à Cran-Gevrier. Madame ma mère m'avait cousu un justaucorps de tergal jaune canari — « une couleur de **champion** » m'avait-elle assuré — orné d'un dauphin de feutrine bleu et rouge. Quand le speaker saisit le micro, la sono emplit le stade de mugissements de sirènes DCA modulés par des larsens de soprano wagnérienne. Les spectateurs purent vaguement percevoir, à travers leurs paumes écrasées sur leurs oreilles, la présentation des adversaires : « À ma gauche, Julot, dit *La-terreur-des-Alpes*, chasseur de première classe au 27^e BCA, fils de Dédé *l'arracheur*, dentiste à domicile et de Fifine *la-bargneuse*, concierge. À ma droite Pierrot, dit *fait-pas-peur*, floriculteur, fils de Gérard, coiffeur pour dames et de Sylvette, dentellière. » Il ne dut pas voir que j'avais levé le doigt pour faire rectifier mon surnom. L'arbitre vint alors nous lire les règles de fair-play. J'acquiesçai d'un « oui M'sieur » et Julot d'un beuglement indifférent. Nous devions ensuite nous serrer la main. Julot commença par faire craquer chacune de ses phalanges avec des pétarades de branches maîtresses cédant sous la bourrasque, puis il me broya les doigts produisant des crépitements discrets et environ une octave plus aigus. Bravement, je réprimai le gémissement qu'aurait justifié l'état de mon métacarpe. En tapinois, je replaçai mon scaphoïde sous le trapézoïde et rabibochai les deux moitiés de mon os pisiforme qui en étaient venues à se tourner le dos. Les tabourets et les bassines furent tirés hors du ring. Ne restait que l'arbitre, Julot et votre serviteur. « Messieurs, prêts ? Allez ! »

Au débotté, il m'envoya un tournedos-mâitre-d'hôtel, servi saignant sous les hourras des chasseurs du 27^e. La douleur irradiait dans mon dos jusqu'aux deux fossettes sacro-iliaques de manière élégamment symétrique. Histoire d'alimenter la conversation, je lui offris alors ma spécialité : la feinte de hanche suivit d'un bourre-pif-à-la-vicelarde. Il sembla l'accepter de bon cœur vu le sourire bonasse qui lentement poignait sur ses lèvres ; du coup, j'insistai d'un fouetté-renversé au plexus solaire, dit ruade-du-Grand-Thiervoz (Haut Bréda). La **prouesse** fut saluée par un brouhaha approbateur venant des bancs des connaisseurs. Mon **mental** s'en trouva tout ragailardi. Le public scandait « Gré-sivôdain, Gré-sivôdain ».

Je lui envoyais des baisers sans me rendre compte que, derrière moi, Julot se refaisait une santé. C'est là que je me mangeai son gant et brusquement ma bouche fut envahie d'un goût de vieux cuir, de magnésie, de vestiaire **collectif**, de punching bag, de casier à effet personnel, de mercurochrome ainsi que d'un riche cocktail de sangs humains, de transpirations refroidies, de salives, de morves et de gouttes au nez. C'était pas bon. Je crachai donc un gros glaviot moussu et rosâtre. Il tomba sur le ring avec un bruit mat et une prémolaire. Julot en profita pour m'attraper par la tête et, mon visage bien calé sous son bras, il me burinait les reins au marteau-pilon. « La-Yôte, la-Yôte, la-Yôte », jubilaient les troufions. À ce rythme, j'aurai du mal à **aller aux oranges**. Au risque du **hors-jeu**, j'utilisai mon seul instrument de désincarcération disponible et lui plantai discrètement les incisives dans le dentelé antérieur, ce petit muscle tendre et si sensible situé entre le serratus et le grand dorsal. Un vagissement de cervidé me vrilla agréablement les tympanes : Julot accédait favorablement à ma requête en élargissement anticipé. Je pus reprendre mes esprits et, puisque nous n'étions ni midi, ni le premier mercredi du mois, je coupai brutalement les sirènes d'une trop généreuse talonnade ventrale, car je me retrouvai scotché sur le ring les bras en croix. Julot, lui, demeurait immobile, les yeux écarquillés, au garde-à-vous réglementaire. Il y eut une seconde de silence étonné, puis un gargouillement profond, un **faux départ**, et enfin un jaillissement parfumé de tartiflette mal digérée, suivit d'un reste de caoua-pain-beurré matutinal et même d'un souvenir de l'omble chevalier vespéral sur son fondu de poireaux. Il avait maculé la table des arbitres et jusqu'au troisième rang des personnalités. M'est-avis que sa note de style allait s'en ressentir. Je me levai pour tenter de repasser les plats, malheureusement, un coup de gong, légèrement étouffé par un reliquat de reblochon, marqua la fin du round. Il fallut alors retourner à nos coins. La technique de Julot consistait à pointer son tabouret du doigt puis à suivre la direction indiquée. La mienne, à rejoindre dignement la corde la plus proche et à glisser sur le côté par petits pas chassés.

Julot jaillit de son coin, manifestement ragaillardisé par l'éponge magique de son entraîneur et la petite fiole miracle de son agent artistique. Il me tanna le râble comme une robuste lavandière un linge dur à ravoir. Je ne pouvais plus le sentir. À peine je me prenais une mandale dans le ciboulot que sa petite sœur déboulait à contresens pour me remettre les idées en place. Il m'offrait un parcours-découverte des spécialités culinaires savoyardes. À ses pralines de Saint-Genix et ses bugnes de Thônes répondaient mes bleus de Sassenage. Il me pleuvait des châtaignes sur le crâne comme, autrefois, les tuiles sur celui du brave Royal-Marine. Enfin, jugeant que le marivaudage avait assez duré, il arma un revers-balancé qui me grava à froid la marque de ses œillets de chaussures en travers de la joue. En réponse, mon pruneau envoyé au jugé dû atteindre son but, car nous tombâmes mollement dans les bras l'un de l'autre. Et c'était bon. Sa nuque exhalait une bonne odeur de bovin à l'étable avec un arrière-parfum de Marie-Rose assez inattendu chez un chauve authentique. La douceur de son épaule éveillait en moi d'exquises remembrances de siestes au temps des fenaisons, quelque part du côté du Touvet. Ses jambes esquissaient spontanément des pas de polka piquée tandis que les miennes avaient opté pour la valse chaloupée. Il se passa alors une chose incroyable. Toute la salle fut submergée par l'émotion à la vue de ce beau moment de fraternité virile. Retenant une larme, le rude cultivateur dauphinois serrait la pogne du fier fantassin savoyard aux yeux rougis. De cent poitrines jaillit ce cri « égalité ! égalité ! ». L'arbitre saisit alors nos deux bras et les éleva ensemble sous l'ovation de la foule. Julot souriait de toutes ses dents et moi de celles qu'il me restait.

« Bon, me dis-je les guiboles flageolantes, il s'agit maintenant de descendre du ring sans **s'encorder** ».

Pierre DÉSESQUELLES

Un véritable exploit

À mes sœurs, évidemment.

L'heure était maintenant venue de m'y mettre – et plus vite que ça ! –, avant que la date fatidique du 22 mars minuit ne soit dépassée, sonnait le glas de mes ambitions littéraires. J'avais en tête de réussir, en toute modestie, une petite *prouesse* : parvenir à placer dans mon texte les dix mots imposés du concours d'écriture Anagramme, sans parler une seule fois de sport, sans évoquer les JO... Diantre, quel défi ! Mais pour ça, il me fallait un *mental* d'acier, des qualités de *championne* de vocabulaire et un minimum d'imagination. L'idée d'affronter ce concours provoquait évidemment en moi des poussées d'*adrénaline*... j'étais consciente que ce pas de côté risquait de me mettre *hors-jeu*. Mais après tout, qui ne risque rien n'a rien !

« Un *collectif* d'écolos voulut un jour lancer une énième initiative : convaincre son entourage de... » De quoi ? je ne sais pas trop. Non, ça ne m'inspire pas, cette idée... *faux départ* ! Essayons autre chose. Et voilà que, surgi de nulle part, remonte à ma mémoire le souvenir intact de mes vacances d'été en Haute-Savoie avec mes grands-parents, Louis et Léona, et mes deux sœurs. Un demi-siècle a passé mais je n'ai rien oublié de ces jours heureux.

30 juin 1973, j'ai neuf ans. Le plaisir commence dès la gare de Lyon, avec le train de nuit Paris-Saint-Gervais-les Bains. Nous investissons notre compartiment, et je retrouve avec bonheur le mélange d'odeurs – faux-cuir et bois vernis –, ainsi que l'avertissement polyglotte au bas des fenêtres (*Ne-pas-se-pencher-au-dehors / E-pericoloso-sporgersi / Do-not-lean-out-of-the-window / Nicht-Inhaus-Lehnen*), que je récite en boucle, comme un mantra. bercée par le bruit régulier du train, je dors à poings fermés jusqu'à notre arrivée, à l'aube, à Saint-Gervais-les-Bains, où nous attend le « petit train rouge », comme je le surnomme affectueusement, un vieux train à crémaillère qui nous amène, soufflant et peinant, vers notre destination finale : les Houches, à côté de Chamonix. Quelle chance nous avons ! Maman est séparée de papa et nous élève seule, ce qui est rare, dans les années 1970. Son budget est plus que serré et c'est grâce à nos grands-parents paternels que nous pouvons partir en vacances.

Ils adorent la montagne depuis toujours et nous ont transmis cette passion. Bien longtemps après, devenues quinquas/sexagénaires, mes sœurs et moi, nous nous retrouvons chaque année pour une *échappée* belle d'une semaine. Fous rires, complicité et bons moments partagés... Mais ceci est une autre histoire.

Nous avons nos rituels, des balades incontournables sans lesquelles l'été n'aurait pas la même saveur. L'une d'elles, notre préférée, consiste à « aller aux myrtilles ». Notre grand-père, blagueur, change chaque année de fruit : « Et si allait aux pêches ? – Aux myrtilles, Papy ! »...

« Et si allait aux pommes ? – Aux myrtilles, Papy ! »...« Et si on *allait aux oranges* ? » – Aux myrtilles, Papy ! » Notons au passage qu'il ne propose pas d'aller aux fraises, et encore moins de les sucrer. « Va pour les myrtilles ! »

Louis connaît un coin secret – on ne dit pas encore un *spot* ! Nous préparons nos sacs à dos, chacune de nous a le sien, adapté à son âge. Nous remplissons nos gourdes à l’abreuvoir, qui prodigue une eau glacée, et c’est parti ! Nous empruntons le « Chamonix Bus », couleur jaune poussin et bleu roi, et traversons le centre des Houches, encore endormi. Il n’est pas 8 heures, une grande journée de plaisir nous attend. Nous longeons le barrage hydro-électrique. D’un côté des vannes, l’eau est tumultueuse, de l’autre, elle forme un petit lac d’un vert laiteux très particulier. Louis ouvre la marche. Chaque année, au même endroit, il nous fait la même farce. À la première fourche, il s’engage sur le mauvais chemin, celui du bas. Il hésite, semble s’interroger sur l’itinéraire. Léona entre dans son jeu : « Mon pauvre Louis, tu perds la tête... » Nous, les filles, nous indiquons le sentier du haut. « Vous êtes sûres que c’est par là ? » Oui, nous en sommes sûres ! Nous voici dans la forêt. L’air est doux et parfumé, l’ombre prodiguée par les arbres, bienvenue. Nous demandons à Louis si nous sommes bientôt arrivés, mais les myrtilles, cela se mérite, il faut monter encore un peu ! Deux ou trois virages et nous quittons le sentier pour monter directement dans la forêt. Par sécurité (un peu) et parce que ça nous amuse (beaucoup), il faut *s’encorder*. Après quelques fausses pistes – et fausses joies –, Louis a – miraculeusement ! – retrouvé le champ de petites baies violettes. La cueillette peut commencer ! Nos boîtes se remplissent lentement, car nous mangeons presque autant de fruits que nous en ramassons. Parfois, nous trouvons une myrtille « grosse comme une tomate » et la montrons fièrement à Léona. Louis a trouvé un coin tranquille à l’écart, et il pique un roupillon jusqu’à l’heure du casse-croûte. Léona, quant à elle, cueille plus vite que son ombre ! Elle tente de nous rassurer à sa manière lorsque nous dérangeons une araignée : « Ce n’est pas la petite bête qui va manger la grosse... »

La fin de l’après-midi approche, les « topeuouères » sont remplis, nous sommes fatiguées. Le chemin du retour jusqu’à l’arrêt de bus semble long à nos jambes d’enfants. Léona porte notre petite sœur alanguie, qui pèse lourd dans ses bras. Arrivés au chalet (nos grands-parents en louent le rez-de-chaussée chaque été depuis les années soixante), un dernier rituel : les propriétaires, qui habitent au premier étage, nous voient arriver depuis leur balcon et nous demandent où nous étions et si la balade a été bonne. Nous prenons des airs de conspirateurs. Bien sûr, ce jeu de dupes amuse beaucoup les adultes, mais la fillette que je suis prend cela très au sérieux. Il faudrait me chatouiller à mort – au moins ! – pour me faire avouer l’abondance de notre récolte ! Demain, Léona transformera les myrtilles en confitures ou en tartes qui embaumeront toute la maison. Mais ce soir, mes yeux se ferment, je n’ai même pas la force de « souper », comme on dit alors, et je glisse dans le sommeil tout habillée...

Fabienne VASLET

*A la mémoire de Louis, notre grand-père (1897-1981),
et de Léona, notre grand-mère (1902-1988), à qui nous devons ces merveilleux souvenirs.*

Catégorie
Prose jeunesse

À ce jeu-là, que l'on gagne ou que l'on perde, c'est un drôle de prix que l'on obtient ;
mais une fois engagé-e, il faut aller jusqu'au bout.

Votre texte commencera par : « *L'heure était maintenant venue de...* »

Un évènement extraordinaire

L'heure était venue de sélectionner les meilleurs enfants de toute la Terre. Peter Dansy lisait tranquillement le journal dans son fauteuil pendant que Mary Dansy faisait le café. Les nouvelles annonçaient un évènement extraordinaire. Mr. Dansy lut à haute voix à sa femme :

- Un milliardaire de Las Vegas a organisé une gigantesque course en sac pour les enfants de sept à douze ans du monde entier. Des spécialistes vont passer dans toutes les écoles de la terre pour sélectionner les dix à vingt élèves les plus rapides dans des sacs.

Au même moment, à l'école St. William, la maîtresse de Paul, le fils de Mr et Mrs Dansy, expliquait que des spécialistes allaient bientôt venir pour sélectionner les meilleurs coureurs en sac et qu'il faudrait se montrer poli et bien élevé tout au long de leur visite.

Aussitôt rentré chez lui, le petit garçon de dix ans fonça au grenier, pris un vieux sac de couchage et descendit dans le jardin. Quand ses parents le virent, ils comprirent qu'il voulait à tout prix participer à la course. Durant tout le mois qui suivit, chaque soir après l'école, Paul s'entraînait jusqu'à ce qu'il fasse trop sombre pour voir devant soi.

Ce travail acharné porta ses fruits. Quand les fameux spécialistes arrivèrent dans la petite école St. William, tous les élèves durent effectuer un parcours chronométré. Les deux hommes et les deux femmes du jury écrivaient des tas de choses sur leur bloc-note, en faisant des commentaires à voix basse. Quand vint la fin de l'après-midi, l'homme qui était assis complètement à droite fit des compliments à Paul. Comme ce dernier habitait en ville, ses parents n'avaient pas de voiture et il devait donc se déplacer à pied. En rentrant de l'école, il s'imaginait déjà à l'arrivée de cet extraordinaire course en sac, sous les applaudissements d'une immense foule. Mais il revint à la réalité et se dit que c'était impossible, il y avait tellement d'enfants, rien qu'en Angleterre !

Une semaine plus tard, alors que Paul était en train de lire, Mr. Dansy l'appela :

- Paul il y a une lettre pour toi, viens voir!

Le garçon, étonné, descendit les escaliers menant au salon, prit la mystérieuse lettre et l'ouvrit. Il la lut dans sa tête et soudain, son cœur se mit à battre si fort que même les voisins pouvaient l'entendre.

Haletant, Paul lut à ses parents :

- Félicitations! Vous avez été sélectionné pour participer à la plus grande course en sac de tous les temps. Vous trouverez ci-joints les billets d'avion aller-retour pour Cheyenne dans l'état du Wyoming – USA, ensuite un taxi vous conduira jusqu'à Buford, là où a lieu la course. Si vous la remportez, nous vous offrirons le chien de race le plus rare du monde et si vous la perdez, vous aurez quand même un chat de gouttière. Nous vous attendons le 26 mai à Buford, bonne chance!

Le jour-J, après de longues heures de voyage, la famille Dansy était au lieu dit, fin prête. Des plots avaient été placés pour délimiter le circuit. Tout d'abord, ce qui fit peur à Paul c'était la taille impressionnante des enfants sur la ligne de départ, lui qui était petit pour son âge. Et quand il vit la distance à parcourir, il se découragea encore plus. Il avait le *mental* au fond du sac ! Un coup de feu retentit, alors que beaucoup de participants n'étaient pas concentrés et il y eut donc un grand nombre de *faux départs*. Mais Paul Dansy partit à temps et reprit confiance en lui. Il se plaça parmi le peloton de tête tandis que d'autres tombaient, car ce n'était pas facile de sautiller le plus vite possible sans perdre

l'équilibre. La course lui parut interminable et au fur et à mesure que ses concurrents s'écroulaient, lui, il se rapprochait de la victoire. Dans la dernière ligne droite, sous les applaudissements d'une immense foule, il eut une montée d'*adrénaline* et fit une *échappée*. A bout de force, il se jeta sur la ligne d'arrivée. Il avait réussi! C'était le *champion*!

La famille Dansy rentra chez elle avec un chien rouge avec des tâches bleues et des yeux violets, d'une valeur inestimable. Mais était-il vraiment beau ?

Camille DUMON

Catégorie

Poésie

Au bout de soi !

Au bout du bois

Au bout du bois bossu, l'aurore vient et se lève. Elle
t'appelle, vois-tu, sous ce somptueux soleil. Puisses-tu
arriver sans **hors-jeu** ni sommeil.

Fleurs fanées, **faux-départ**, assoiffées de ta sève.

Au bout du bois, va, vois, et ne t'arrête pas. Hâte-
toi, n'attends pas, initie ce **mental**

Qui rêve d'**échappée** belle, de **prouesse**, d'idéal.
Dépasser, surpasser, ne jamais rien lâcher.

Au bout du bois, c'est quoi ? Le doux vent de la joie
Virevoltant gaiement comme au temps des émois, Caressant
mes paupières, subjuguant tout mon corps, Ne jamais retenir
que le goût de l'effort.

Quand soudain vint la faim de gagner, oui mais quoi ?

Au bout du bois, la clé : aller au bout de soi.

Chloé MATIVET

Faut-il dire 'Pouce !' ?

On dit que la vie est un sport
Où il faut être le plus fort,
Qu'il ne faut pas avoir de cesse
De réussir mille **prouesses**
Et d'aller jusqu'au bout de soi
Pour sortir fier de ce combat.

*Mais si la vie est une course,
Moi, je dis 'Pouce !', moi, je dis 'Pouce !'*

Dans ma vie j'ai eu des déboires,
Des déceptions, des **faux départs**.
J'ai souffert aussi de blessures,
Reçu bon nombre de coups durs,
Et, au lieu d'être à tout casser,
Mon **mental** est tout fissuré...

*Si cette vie est une course,
Moi, je dis 'Pouce !', moi, je dis 'Pouce !'*

Comme au foot, quand j'étais petit,
Je m'sens **hors-jeu**, je m'sens puni.
J'attends qu'on siffle la mi-temps
Qui mettra fin à mon tourment.
J'ai hâte d'**aller aux oranges**,
Et que tous mes ennuis s'arrangent...

*Si cette vie est une course,
Moi, je dis 'Pouce !', moi, je dis 'Pouce !'*

J'ai tenté quelques **échappées**,
Mais j'ai vite été rattrapé.
Je suis souvent si fatigué
De vivre à ce rythme effréné,
Que, sans poussée d'**adrénaline**,
J'aurais besoin de vitamines....

*Si cette vie est une course,
Moi, je dis 'Pouce !', moi, je dis 'Pouce !'*

Si je veux arriver jusqu'à
Ce qui se trouve au bout de moi,
Il me faudra vaincre la peur
De **m'encorder** à mes erreurs
Et de devoir, lors du voyage,
Faire appel à du dépannage...

*Si cette vie est une course,
Faut-il dire 'Pouce !', faut-il dire 'Pouce !' ?*

Alors j'ai conscrit des amis,
Des **champions** de rêve, eux aussi.
Qui savent qu'au bout du chemin
On pourra prendre à pleines mains
Des étoiles pour décorer
Nos cœurs et nos fronts fatigués...

*On sait qu'on va se donner tous
Des coups de pouce, des coups de pouce !*

Ensemble, à l'instar des sportifs
Qui font un effort **collectif**,
On s'est senti pousser des ailes,
Et on s'est vus gagner le ciel !
On n'a pas fait ça pour des prunes,
Car on a décroché la lune...

*Et arrivés à la Grande Ourse,
Finie la course, finie la course !
Nous allons nous la couler douce,
Et pouvoir nous tourner les pouces !*

Chloé GALLIEN

La relève

Une pente

Une chute

Propulsé **hors-jeu**

Au pays des béquilles et des souffrances

Avec jours obscurs et nuits blanches

Faux départs

Coups de poing sur la ligne heurtée de l'infini brisé

Remise en touche

Reprise du match

Alerte permanente

Espoir d'être appelé

Montées d'**adrénaline** qui boostent les veines du cœur

Aux abris

Parfois

Sous la couenne du drap

Entre deux assauts de seringue

Mental en berne

Somnolence

Lame heurtée

Échappée

Ciel à tue-tête

Dans tes rêves hallucinés

Tempête crânienne

Mots pare-corps

Bouée
Inspiration Expiration
Agrippé aux doutes
À contre-courant des eaux
Tu halètes
À pleines brassées
Bras en ailes de moulin
Dans la bataille démesurée

A gîté ton encre de fortune
Babord tribord
Cardinales en vue
Tribord babord
Sans chavirer

Se tait la corne de brume
Fragile **prouesse**
Au port rentrée
Ta vie se dresse

Véronique PÉDRÉRO